

Camille
Monceaux

LE PAYS DES VAGUES



GALLIMARD JEUNESSE

jeudi 7 mai 2020 / n° 14
offert en période de confinement



M

aman dit que cette langue de terre qui s'avance sur les flots s'appelle Nami-no-kuni, ce qui veut dire le pays des vagues en japonais. Elle dit que nous ne serons bientôt plus seules, qu'en apprenant que certains sont parvenus à survivre ici, d'autres nous rejoindront. Alors chaque jour, je guette la mer, la forêt, les rizières. Je suis la sentinelle de Nami-no-kuni.



Il existe une péninsule au bout de laquelle les falaises se jettent dans la mer. La houle y fait monter des odeurs d'algues les jours de tempête, et de coquilles nacrées quand il fait beau. L'iode imprègne les rochers, les racines noueuses des pins, les feuilles de rhododendrons, il grignote le bois des maisons. À l'horizon se noient les dernières vagues du monde, celles qui ont porté au loin les anciens habitants de cette région du Japon après la grande catastrophe et la montée des eaux. Je me demande parfois si tout le monde est parti, si Maman et moi sommes les dernières occupantes du pays.

Maman dit que cette langue de terre qui s'avance sur les flots s'appelle Nami-no-kuni, ce qui veut dire le pays des vagues, et je comprends pourquoi : lorsque je m'avance jusqu'à l'extrémité des falaises et que les herbes hautes me chatouillent les bras, je ne vois devant moi que des crêtes d'écume blanche, à perte de vue. Maman dit que nous ne serons bientôt plus seules, qu'en apprenant que certains sont parvenus à survivre ici, d'autres nous rejoindront.

Alors chaque jour, je guette la mer, la forêt, les rizières.

Je suis la sentinelle de Nami-no-kuni.

Notre maison se dresse au fond de la péninsule, le dos blotti contre une bambouseraie. Ses planches sont de cèdre, sa couleur est du même blond que l'orge sauvage. Maman l'a construite de ses mains quand j'étais encore toute petite dans son ventre. Quand je cuisine avec elle à l'intérieur et que je regarde les meubles, les bols, les baguettes, le lit, j' imagine la sueur sur son front, les échardes dans ses paumes, et je songe que j'aurais aimé être là pour l'aider.

Parfois, maman soupire en s'excusant que la maison soit si étroite. Je lui demande alors à quoi ressemblait l'endroit où elle habitait autrefois, s'il était plus grand, s'ils y vivaient nombreux. Elle se tait.

Maman parle très rarement du passé.

Moi j'aime notre maison. Il y fait chaud et bon vivre, l'air embaume la résine. En fin d'après-midi, les deux pièces s'irisent comme des joues chauffées par le soleil, les couvertures du lit dans lequel nous dormons se réchauffent. Koko, notre chat, s'y prélassé souvent. Avec sa fourrure grise et sa longue queue rayée, Maman dit qu'il ressemble à un raton-laveur. Comme je ne savais pas ce que ça voulait dire, un jour elle a pris du fusain, et il m'a semblé comprendre en voyant le dessin. Alors j'ai inventé une chanson :

<i>Haiiro no ke no Koko</i>	<i>Koko au pelage gris</i>
<i>Kamen no nusutto Koko</i>	<i>Koko le voleur masqué</i>
<i>Neko ka araiguma ka,</i>	<i>Est-il un chat</i>
<i>nanjara hoi ?</i>	<i>ou un raton-laveur ?</i>

Quand je la chante à tue-tête, les longues moustaches blanches de Koko s'émoustillent, et plus que jamais il prend ses airs de farceur.

Nami-no-kuni est une terre enchantée. Ses herbes aux mille nuances de vert tiennent leur sagesse des anciens dieux qui vivent sous nos pieds. Maman dit que lorsqu'on sait habiter la nature sans rien posséder, on découvre toutes sortes de trésors. L'ortie qui permet de soigner les petites plaies, l'achillée millefeuille qui soulage les maux de ventre, la camomille qui éloigne les cauchemars. Dans la forêt de chênes poussent des racines de taro et d'igname qui remplissent nos estomacs. À l'automne, toutes sortes de champignons bruns ou jaunes fleurissent le long des troncs noirs, en été, baies d'arbouse, mûres, fraises des bois pullulent aux bosquets.

Les insectes sont les fées de la péninsule. Je n'en suis pas sûre mais je crois qu'ils travaillent main

dans la main avec les grains d'or que l'on aperçoit dans les rayons de soleil et le pollen de pin qui recouvre de poussière verte notre terrasse au printemps. Les oiseaux, quant à eux, sont des esprits d'antan qui veillent sur les arbres. Il ne faut pas se fier à leur gaieté de façade. Durant le jour, leur chant tisse une broderie invisible à l'œil nu, il porte toutes sortes d'incantations, des formules magiques, des prières. Il m'arrive de passer des heures allongée dans l'herbe, Koko sur le ventre, à les écouter.

Renards et musaraignes rôdent souvent autour de la maison et chapardent certaines de nos provisions. Maman les laisse faire, car eux aussi sont de ce monde et de cette terre. Les nuits de pleine lune, je reste éveillée dans l'espoir qu'un mariage de renards traverse la bande de jardin potager que nous cultivons devant notre maison. Comme ce serait beau, les ombrelles colorées, les kimonos de soie rouge, le couple amoureux enlacé, le roux et le blanc de leurs fourrures éclaboussant les rangées de haricots, de laitues, de tomates.

Mais mon animal préféré n'est ni renard ni musaraigne : c'est le panda roux. La première fois que je l'ai aperçu, il mâchait paresseusement des feuilles de bambou. Son pelage flamboyait dans le soleil couchant, j'ai cru à une apparition. Accourant vers la maison, j'ai crié à maman :

– Viens, viens, un raton-laveur !

Elle m’a accompagnée jusqu’au cœur verdoyant de la bambouseraie, sa longue tresse noire ramenée sur l’épaule, sa salopette trouée et tachée de terre. Quand elle a vu mon raton-laveur, elle s’est mise à rire.

– Mais non, Momo, c’est *kumaneko*, le panda roux !

Elle pense qu’il s’est échappé d’un des enclos grillagés dans lesquels on enfermait les animaux, avant que la terre tremble, que les eaux montent, que les anciens habitants embarquent sur les bateaux de métal pour s’enfuir. Elle m’explique que Kumaneko vient du Pays des plaines du centre, de l’autre côté de la mer, et qu’à présent, lui aussi appartient à la péninsule.

Momo veut dire « pêche ». À chaque fois que maman prononce mon prénom, je me représente la douceur veloutée de ce fruit, le sucre qui gorge sa chair, le noyau rugueux en son centre, et j’ai envie que viennent les beaux jours. Maman m’a fait sortir toute seule de son ventre, un après-midi de grande chaleur, tandis qu’un des orages annonciateurs de la fin de l’été menaçait la péninsule et que les vagues à l’horizon gonflaient leur crête. Elle dit qu’au moment où je naissais, un chien, un singe

et un faisan traversaient le jardin, comme dans le conte de Momotaro, que c'est pour ça qu'elle m'a appelée ainsi.

Momotaro est courageux. Accompagné de ses trois fidèles compagnons, il part à l'assaut de l'île des démons. Lorsque je scrute la mer depuis les falaises qui plongent leurs racines dans le sable, j'essaie de trouver cette petite pointe de terre perdue au milieu des flots. Si j'avais un bateau, j'embarquerais avec maman, Koko et Kumaneko pour trouver l'île des démons et aider Momotaro.

La mer ne porte plus de navires, les flots sont revenus à leur solitude sacrée. Maman n'est pas arrivée en bateau à Nami-no-kuni. Elle a marché, marché, marché, sans un regard en arrière. Le jour où ses jambes ne l'ont plus portée, elle a compris que son voyage prenait fin.

Sous ses yeux, une péninsule étirait ses falaises au-dessus des flots de cobalt. Maman a remercié le vent chargé de sel de l'accueillir si doucement. Elle a vu les vagues d'acier, murmuré :

– Nami-no-kuni.

Je crois que maman est encore plus courageuse que Momotaro.

Peut-être qu'un jour, je serai trop grande pour vivre ici, que l'envie de voyager me prendra, car Nami-no-kuni sera devenu trop petit pour moi, comme notre maison l'est parfois pour maman. Il paraît qu'on ne peut pas vivre pour toujours avec ses parents. Je ne vois pas bien pourquoi. Maman, Koko et moi formons une famille. La bambouse-raie est ma sœur, la péninsule ma grand-mère, la mer immense l'univers.

Je ne veux pas que les choses changent, ni que maman cesse d'être ma terre d'asile.

Pourtant il est possible qu'un jour des gens venus de très loin, naufragés des villes englouties, arrivent jusqu'ici, qu'ils décident de s'installer parmi nous. Maman m'explique cela avec patience, ses grands yeux ne lâchent pas les miens. Il n'y a pas que de l'espoir au cœur de ses pupilles, j'y lis autre chose, une peur ancienne, comme celle qui la saisit parfois au crépuscule, quand le typhon approche depuis la mer. Elle est très sérieuse alors, ne ressemble plus à la maman que je connais, celle dont le sourire accroche des étoiles aux branches des arbres.

Elle dit que d'autres enfants doivent exister, qu'avec eux tout sera à réinventer.

Un matin, j'ai entendu un bruit dans le taillis de bambous derrière l'abri où on conserve le bois pour se chauffer, et j'ai trouvé trois petits êtres à la peau rose. Je suis allée chercher maman, elle a crié de joie :

– Kumaneko a eu des enfants !

Alors un autre panda roux vivait dans les parages. Il fallait qu'on prenne soin de ces créatures autant que la péninsule prenait soin de nous. Pour célébrer cela, nous avons fait brûler des herbes, même Koko s'est joint à nous. Quand je lui ai demandé s'il voulait fonder une famille, lui aussi, il m'a regardée avant de bâiller calmement. Ses oreilles grises deviennent translucides dans les rayons de soleil, leurs veines me font penser aux nervures que l'on voit sur les feuilles de noisetier.

Le soir, maman écrit. J'ignore ce qu'elle consigne dans ses carnets. Je pourrais sans peine le découvrir, elle m'a appris à lire, mais ce serait comme chercher à trouver la tanière de Kumaneko ou le terrier des renards : malpoli.

Chacun ici-bas, des insectes à maman, a le droit de garder ses secrets.

Je revenais des falaises quand j'ai entendu le chant du geai au vol bleuté. Je me suis aussi-

tôt figée. Il ne lance pas son cri sans raison, par caprice. Il répond à l'instinct de protection, et son chant ne peut vouloir dire qu'une chose : un danger menace la forêt. J'ai changé de trajectoire et me suis élancée vers les pins noirs, le cœur battant.

Soudain, j'ai vu ce dont le geai nous prévenait.

À l'horizon, venues du nord, des silhouettes marchaient vers nous. Maman, qui connaît comme moi le cri du geai, est accourue près de moi. Elle a suivi mon regard, porté les mains à ses joues. Son silence m'a glacé le sang.

Certains brandissaient un drapeau blanc. D'autres tiraient des charrettes. Il y en avait de tous âges, des enfants couraient vers moi. Je m'accrochais à maman, les traits pétrifiés.

J'attendais cela depuis toujours. Pourtant, en cet instant, mes yeux n'abritaient que la peur.

Ma voix est un peu rauque, je suis essoufflée.

– Je vous présente les enfants de Kumaneko, ils habitent les bambous. Ils ne sont pas d'ici, eux non plus.

Voilà, c'est terminé, j'ai fini de leur faire faire le tour des lieux. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'autant de personnes m'écouterait.

Certains se sont installés au bord de l'eau, d'autres au sommet de la falaise. Quelques familles occupent des clairières dans la forêt.

Maman fait l'école dans le jardin, je vais bientôt la rejoindre.

Les cris d'enfants montent dans le ciel à la poursuite des mouettes. Les potagers sont communs. Renards et musaraignes continuent de chaparder nos provisions. Koko a accueilli les nouveaux venus avec sa nonchalance coutumière.

Il existe une péninsule au bout de laquelle les falaises se jettent dans la mer. Les hautes herbes en effleurent les nuages, la forêt y déploie ses racines jusqu'au cœur de la terre.

Son nom est Nami-no-kuni, et nous y semons les graines d'une nouvelle humanité.

Née en 1991, **Camille Monceaux** a grandi en région bordelaise. Après des études littéraires, elle s'envole pour le Japon, pays dont la culture la fascine. C'est là-bas que naît l'idée de son premier roman, *Le masque de nô* (Gallimard Jeunesse, août 2020), qui ouvre la tétralogie : « *Les chroniques de l'érable et du cerisier* ». Nomade, amoureuse des grands espaces, elle fait toujours courir sa plume, que ce soit à l'arrière d'un van ou à la table d'une bibliothèque.

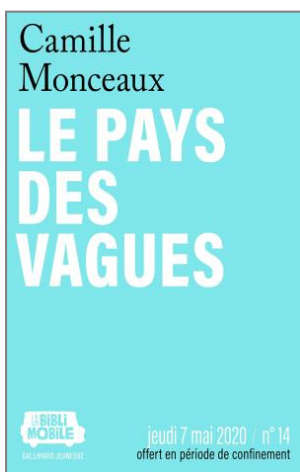


**Pendant le confinement,
nous vous livrons tous les deux jours
une histoire courte, inédite et gratuite.
Montez dans **La Biblimobile**
et roulez jeunesse !**

Des histoires pour les **8-12 ans** à recevoir par e-mail
ou à télécharger en allant sur le site
labiblimobile.gallimard-jeunesse.fr

CETTE ÉDITION ÉLECTRONIQUE DU PAYS DES VAGUES,
DE CAMILLE MONCEAUX,
A ÉTÉ RÉALISÉE EN CONFINEMENT LE 7 MAI 2020,
PAR LES ÉDITIONS GALLIMARD JEUNESSE.

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2020, © GALLIMARD JEUNESSE, 2020
GALLIMARD JEUNESSE - 5, RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS - GALLIMARD-JEUNESSE.FR



Le pays des vagues

Camille Monceaux

Cette édition électronique du livre
Le pays des vagues de Camille Monceaux
a été réalisée le 06 mai 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782075149860